

si vous êtes capable de le comprendre, provenait de la perfection de leur obéissance. En voilà assez pour prouver vos inconséquences.

Parmi vos faussetés manifestes, je rangerai votre assertion, que les constitutions des Jésuites ont été rédigées par Laynès et Aquaviva, deux généraux de la société, et que le premier fut l'auteur de votre libelle favori, *Monita secreta*, publié à la fin du dix-septième siècle. Je reviendrai sur ce point.

Vos impostures ne tarissent point ; pour les mentionner toutes, je devrais copier vos deux colonnes entières du *Times*. Mais je ne puis me dispenser de vous juger comme un impudent menteur pour votre assertion en lettres italiques, que les Jésuites avaient obtenu du Saint Siège une licence spéciale pour faire le commerce. Certainement, il n'y a jamais eu une plus sottise calomnie, que de dire que les Jésuites gouvernaient la Cour Pontificale, et qu'ils possédaient des richesses immenses. Il y a même de quoi rire de ceux qui ont répété le plus affirmativement de pareils contes. Les Jésuites n'ont jamais occupé à Rome aucun emploi qui pût y donner du pouvoir et de l'influence ; les emplois appartenaient à des Ordres plus anciens, et dans ces Ordres les Jésuites trouvaient ordinairement des rivaux et des adversaires. N'ayant aucune des sources du pouvoir, ils n'avaient d'autre influence que celle que la vertu et les talens, à Rome comme partout ailleurs, donnent ordinairement à tout individu.

A tous ces grossiers et impudens mensonges je joindrai, en finissant, votre assertion, que les Jésuites ont pris part à chaque intrigue, à chaque révolution.

Il paraît que vous n'ignorez pas que les révolutions sont toujours précédées par des intrigues. Il est tems, Laïcus, que vous consentiez à être qualifié de *splendide mendax*, jusqu'à ce que vous produisiez la preuve incontestable que les Jésuites ont été impliqués dans les intrigues qui ont produit les révolutions de Danemarck, de Suède, de Russie, des Provinces-Unies en 1570, de Portugal en 1640, d'Angleterre en 1640 et 1688, et plus récemment dans la révolution qui a séparé les États Américains de la couronne Britannique. Vous ne perdrez ce titre de *splendide mendax*, que lorsque vous aurez prouvé qu'une seule de ces révolutions a été imaginée ou dirigée par les Jésuites.

C'est une circonstance bien remarquable, que dans le cours de guerres vives et interminables, les deux grandes maisons de Bourbon et d'Autriche aient rivalisé d'estime et d'affection pour les Jésuites. Durant les règnes de Philippe II et de ses trois successeurs immédiats en Espagne ; durant les règnes de Maximilien, des trois Ferdinand et de Léopold en Allemagne ; durant les règnes de Henry IV et des trois Louis qui lui ont succédé, les Jésuites ont obtenu leurs plus beaux établissemens dans ces divers royaumes. Si jamais on écrit une histoire impartiale et véridique de la destruction des Jésuites, on y verra que, pour faire éclore cette infernale révolution dont l'Europe travaille à se libérer, il avait fallu préalablement les expulser de toutes les situations dans lesquelles ils avaient été placés par les Monarques et les Prélats, chefs de l'État et de l'Église. C'est la seule révolution dans laquelle les Jésuites devraient être nommés.

Au surplus je vous conseille de ne plus vous mêler de cette affaire. *Velis non tangere, clomo*. En cherchant bien, ou même par hasard, on pourra connaître votre nom. Si cela arrive, j'ajouterai avec le poëte :

Flebis, et insignis totâ cantaberis urbe.

HORACE, *Sat.* 1, l. 2

CLERICUS.

En attendant, votre antagoniste est

VOYAGE D'EXPLORATION DANS L'AMÉRIQUE

MÉRIDIIONALE.

Rapport adressé au ministre de l'instruction publique par M. le comte de Castelnau.

Lima, le 16 février 1846.

Le tems m'ayant manqué jusqu'ici pour rendre compte avec détail à votre Excellence de mon expédition de Cuyaba à la frontière du Paraguay, je profite de mon séjour à Lima pour remplir ce devoir. Je le fais avec d'autant plus de plaisir que notre itinéraire, traversant, presque entière, une région à peine connue des Européens, ce rapport devra nécessairement contenir quelques faits intéressants pour la science et particulièrement pour la géographie.

Le gouvernement de S. M. I. avait, avec sa bienveillance habituelle, mis à ma disposition deux grands canots et dix soldats parmi lesquels se trouvaient deux sous-officiers connaissant bien les régions que nous allions parcourir, et destinés à servir de pilotes ; j'avais, de mon côté, retenu onze Indiens Guatos ; tous les approvisionnement étant assés terminés, j'avais fixé le départ pour le 27 janvier 1845. Ce jour-là, à midi, après avoir pris congé de son Exc. le président de Matto-Grasso, je me rendis, avec les membres de mon expédition, MM. d'Osery, Weddell et Deville, sur le quai de Cuyaba, et j'y trouvai les embarcations et les soldats prêts à partir ; mais les Guatos avaient déserté, et qu'ils étaient depuis longtems hors de mon atteinte, je résolus de ne plus retarder notre voyage, et j'ordonnai le départ avec le peu de monde que nous avions, espérant pouvoir engager, sur la route, d'autres Indiens Guatos ; en conséquence, nous partîmes dans l'après-midi, et, nous laissant aller au courant, nous naviguâ-

mes toute la nuit. La rivière de Cuyaba me semble avoir à peu près la largeur de la Seine, et ses bords sont partout garnis de belles forêts rendues impénétrables par les lianes sans nombre qui unissent étroitement les arbres les uns aux autres.

Ce ne fut que le 2 février, que nous atteignîmes le Rio-San-Lorenzo, dans lequel se jette le Cuyaba, et presque aussitôt nous fûmes entourés par des canots d'Indiens Guatos, qui forment l'une des peuplades les plus intéressantes de l'Amérique. Vivant toujours dans leurs pirogues longues et étroites, leur seule occupation est la pêche et la chasse du jaguar ; ils vont nus, à l'exception d'une pièce de toile dont ils se ceignent les reins, leurs cheveux sont relevés et attachés sur le sommet de leur tête, et ils portent à leur oreilles des bouquets de plumes de perroquets ou de la belle spatule rose. Chaque Guato a de trois à douze femmes, et comme il sont d'un naturel très jaloux, ils vivent toujours par familles séparées et ne se réunissent qu'une fois par an, pendant trois jours, dans un lieu déterminé, l'année précédente, par les chefs. Les traits de ces Indiens sont bien dignes d'intérêt, car je n'ai de ma vie rien vu de plus beau et de plus différent du type ordinaire de l'homme rouge : de grands yeux ouverts avec de longs cils, un nez aquilin et admirablement bien fait, une longue barbe noire en feraient une des plus belles races d'hommes qui habitent la surface du globe, si leur habitude d'être constamment accroupis dans un canot n'avait arqué d'une manière peu académique les jambes de la plupart. Leurs armes, consistant en de très grands arcs et en flèches de sept pieds de haut, exigent pour s'en servir, une grande force corporelle, et, quant à leur adresse, elle est au-dessus de tout ce qu'on peut se figurer. Ces sauvages sont craintifs et de la plus grande douceur. C'est en les prenant comme guides et en nous les attachant par de petits présens, que nous avons pu explorer des parties jusqu'ici inconnues du vaste réseau de rivières qu'ils parcourent sans cesse.

Le 4, nous entrâmes dans le Paraguay, qui est bordé à l'ouest par une belle chaîne de montagnes, et trois jours après nous relâchâmes au petit village de Curumba.

Le 9, nous arrivâmes à l'établissement d'Albuquerque, qui est le chef-lieu des postes brésiliens sur cette frontière ; la garnison est de quarante soldats commandés par un capitaine, et cette faible force jusqu'ici a été suffisante pour imposer le respect à deux ou trois mille Indiens qui habitent les environs et dont les divers villages dispersés dans un rayon de trois à quatre lieues, offrent de charmants bords de promenade. Ces Indiens appartiennent presque tous à la grande nation des Guanas, se subdivisent en plusieurs tribus, telles que les Terénos, les Quinquimans, les Lainnos, etc. ; nous y trouvâmes aussi une tribu de la célèbre nation des Guaycurus, les Cadigoras, qui étaient venus, depuis peu, se mettre sous la protection des Brésiliens, à la suite d'une expédition dans le Gran-Chaco, contre les Inimas, auxquels ils avaient enlevé beaucoup de chevaux ; ce peuple est éminemment cavalier, et transporte à cheval, à travers les déserts les plus arides, ses femmes, ses bagages, et tout ce qui lui appartient. Ennemis mortels des Espagnols, les Guaycurus ont, depuis longtems, l'esprit de rechercher la protection des Portugais ; mais leur mauvaise foi et leur amour du meurtre sont tels que leurs alliés sont constamment obligés de se méfier d'eux. Un vieux chef, m'avouant un jour avec franchise, leur goût pour le mal, me raconta une chronique de sa nation : " Lorsque le Grand-Etre fit toutes choses, il donna à chaque peuple un apanage : le Guaycurus seul fut oublié à cause de sa perversité ; celui-ci, voyant l'abandon dans lequel on le laissait, parcourut à cheval la grande pampa pour chercher le créateur et lui porter ses plaintes, mais il ne rencontra que le caracara (oiseau de proie) qui lui dit : " Ton lot est de tuer et de voler ! " Le Guaycurus, profitant de la leçon, ramassa une pierre et en tua le caracara ; depuis, il a toujours suivi son conseil."

Divisés en six tribus, les Guaycurus sont la terreur de la frontière ; je vis parmi eux beaucoup de malheureux esclaves qu'ils étaient allés chercher dans le Chaco, et des vêtements espagnols, entre autres une étole de prêtre, nous prouvèrent qu'ils avaient, depuis peu, dévasté quelque mission du Paraguay ou de la Bolivie. Ce peuple porte les cheveux longs ; leur corps est généralement entouré d'une pièce d'étoffe de coton, qui, le plus souvent, ne monte pas au-dessus de la ceinture ; ils se peignent, d'une manière très bizarre, de rouges ou de noir ; souvent aussi ils se couvrent la poitrine, la figure et les bras de dessins d'une rare délicatesse, et presque toujours dissemblables des deux côtés ; leurs armes principales sont la lance, le couteau et une masse qu'ils lancent avec adresse en courant au galop ; leur casque ne sont faites que de cuirs de chevaux ou de bœufs, et de quelques nattes qui, étant roulées, se chargent facilement sur les chevaux. Tout ce guerrier a sa marque qu'il applique avec un fer rouge à tout ce